



Ouvrage publié originellement par Simon Pulse, une marque de Simon & Schuster Childen's Publishing Division sous le titre : Private

Pour la traduction française
© 2020, Bayard Éditions
© 2009, Bayard Éditions
© 2008, Bayard Éditions Jeunesse
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN: 979-1-0363-0949-6

Dépôt légal : mai 2020. Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Reproduction, même partielle, interdite.

> Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle.

Impression réalisée par Novoprint en avril 2020

Kate Brian

Bienvenue à Easton

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sidonie Van den Dries

bayard jeunesse

Changement de décor

Je viens d'un endroit où tout est gris : les rues commerçantes bétonnées aux vitrines ternes. L'eau du lac, en centre-ville. Même la lumière du soleil y est blafarde. Nous n'avons quasiment pas de printemps et jamais d'automne. Les feuilles tombent des arbres rachitiques chaque année en septembre avant même d'avoir changé de couleur et s'amassent sur les toits en bardeaux des pavillons, tous identiques.

Si vous cherchez la beauté à Croton, en Pennsylvanie, autant vous réfugier dans votre petite chambre carrée de trois mètres sur trois, dans votre vilaine maison de lotissement à un étage, fermer les yeux et laisser libre cours à votre imagination. Certaines filles se voient arpenter des tapis rouges au bras de stars de cinéma, sous les crépitements des flashes. D'autres se rêvent en princesses, couvertes de diamants et de diadèmes, escortées par des

chevaliers montant de blancs destriers. Quant à moi, l'objet de mes fantasmes pendant toute mon année de troisième fut l'académie d'Easton.

Comment ai-je atterri dans l'endroit de mes rêves, alors que mes camarades retrouvaient le sordide lycée de Croton? Mystère. Sans doute en partie grâce à mes prouesses au foot et au hockey sur gazon, à mes notes et à la chaleureuse recommandation de Félicia Reynolds, une ex de mon frère Scott récemment diplômée d'Easton. Un peu aussi grâce aux supplications de mon père, mais qu'importe : désormais, seul le résultat comptait. J'y étais, et c'était exactement comme dans mes rêves.

Assise à côté de papa, qui conduisait notre Subaru cabossée dans les rues ensoleillées d'Easton, dans le Connecticut, je faisais un effort surhumain pour ne pas écraser mon nez contre la vitre maculée de bave de chien séchée. Ici, les boutiques avaient des stores de toile multicolores et leurs vitrines miroitaient. Les réverbères, d'un modèle ancien, avaient dû être allumés autrefois par un cavalier équipé d'une perche et d'un flambeau. Ils étaient ornés de pots de terre cuite d'où jaillissaient des cascades de fleurs rouge vif, qui dégoulinaient encore d'un récent arrosage.

Même les trottoirs étaient coquets : propres et bordés de briques, plantés çà et là de chênes imposants. Sous l'ombre d'un de ces arbres, j'aperçus deux filles de mon âge, qui sortaient en bavardant d'une boutique nommée « Petits riens ». Dans leurs sacs de plastique transparents, je devinai des pulls et des jupes soigneusement pliés. J'avais beau me sentir décalée dans mon vieux jean et mon T-shirt bleu, c'était ici que je voulais vivre, et nulle part ailleurs. J'avais pourtant du mal à croire que ce rêve allait bientôt devenir réalité. Quelque chose de chaud me gonfla la poitrine. Je n'avais rien ressenti de tel depuis des années, depuis l'accident de ma mère, mais je reconnus ce sentiment : c'était de l'espoir.

Une petite route montait en lacets depuis la ville jusqu'aux collines où était situé le lycée. Un écriteau de bois, posé sur une pierre, en marquait l'entrée. « Académie d'Easton, fondée en 1858 », disaient les caractères passés. La pancarte, en partie masquée par la branche basse d'un bouleau, semblait délivrer un message subliminal : « Si vous avez votre place ici, vous savez où nous trouver. Dans le cas contraire, à quoi bon vous guider ? »

Mon père tourna le volant et, tandis que nous franchissions le vaste porche, je me sentis comme aspirée à l'intérieur. Peu après, nous découvrîmes les bâtiments de pierre et de brique coiffés de toits en bardeaux et hérissés de flèches composant l'école. Des chiffres, gravés sur certains linteaux, disaient toute la noblesse, la tradition qui imprégnaient ces lieux. Des passages voûtés érodés étaient fermés par de lourdes portes de bois aux pentures de fer.

Les allées de pavés arrondis étaient bordées de lits de fleurs impeccables. Les pelouses vert vif étaient traversées de lignes blanches scintillantes. Tout était parfait. Pas du tout comme chez moi...

 Reed, c'est toi le copilote : dis-moi où je vais, me lança mon père.

À force de le froisser entre mes mains, j'avais transformé le plan d'Easton en une boulette moite. Oubliant que je le connaissais par cœur, je le lissai sur ma cuisse.

- Prends à droite à la fontaine, lui indiquai-je en m'efforçant de ne pas trahir ma nervosité. Le dortoir des filles de seconde est dans le dernier bâtiment.

Nous dépassâmes une Mercedes cabriolet près de laquelle se tenait une jeune fille blonde. Les bras ballants, elle regardait un homme — son père ? son majordome ? — décharger une myriade de bagages Louis Vuitton.

– Eh bien... Ces gens-là savent vivre! siffla papa.

J'avais beau partager son sentiment de respect craintif, son attitude m'irrita. Je le vis tendre le cou pour admirer l'horloge, au sommet de la tour. Pour avoir feuilleté des heures durant le dépliant d'Easton, je me rappelais qu'elle ornait l'ancienne bibliothèque.

« Papaaa! » brûlais-je de lui lancer sur le ton du reproche. Cependant, je me contentai de l'approuver d'un hochement de tête. Il allait bientôt partir. Si je l'envoyais balader, j'étais sûre de le regretter lorsque je me retrouverais seule dans cet endroit inconnu, tout droit sorti d'un livre d'images. De plus, j'avais l'impression que des filles comme celle que nous venions de croiser ne disaient jamais « papaaa! ».

Devant les imposants bâtiments des dortoirs, disposés en arc de cercle à mi-hauteur de la colline, des parents embrassaient leurs enfants et s'assuraient que rien ne leur manquait. Des garçons en pantalon de toile et polo blanc avaient quitté leur veste pour taper dans un ballon de football et couraient, les joues marbrées de rouge. Deux professeurs aux mines sévères, postés près de la fontaine, hochaient la tête et conversaient à mi-voix. Des filles aux cheveux brillants comparaient leurs emplois du temps en riant et pouffaient derrière leurs mains.

Je les regardai et me demandai si nous ferions bientôt connaissance, si je me lierais d'amitié avec certaines d'entre elles. Je n'avais jamais eu beaucoup d'amies. À vrai dire, je n'en avais jamais eu aucune. Je m'étais longtemps appliquée à maintenir les gens à bonne distance de ma maison et de ma mère... et donc de moi, fatalement. J'étais solitaire par nécessité. Cela dit, je ne partageais pas les centres d'intérêt de la plupart des filles : les fringues, les ragots et les magazines people.

J'avais toujours été plus à l'aise en compagnie des garçons. Ils ne posaient pas de questions, n'insistaient pas pour voir ma chambre ni pour connaître les détails de ma vie privée. En fait, je traînais pas mal avec mon frère Scott et ses copains, surtout Adam Robinson, avec qui j'étais sortie tout l'été. Adam entrait cette année en terminale au lycée de Croton. En rompant avec lui pour aller étudier à Easton, j'avais renoncé au privilège d'arriver en voiture avec mon petit ami le jour de la rentrée. Ce choix, sans aucun doute, laisserait perplexes mes anciennes camarades de classe. Un rien les étonnait.

J'espérais que ce serait différent ici. Je le pressentais. Dans un cadre pareil, c'était forcé.

Mon père se gara près du trottoir, entre une Land Rover couleur bronze et une limousine noire. Je repérai le bâtiment nommé Bradwell. Ses murs couverts de vigne vierge abritaient le dortoir des filles de seconde, où je devais loger cette année. Plusieurs fenêtres ouvertes laissaient filtrer de la musique. Des rideaux roses ornaient l'une d'elles, et une fille aux boucles brunes allait et venait dans la pièce, déplaçant des objets, s'appropriant les lieux.

-Et voilà, on y est, dit papa.

Il hésita un instant avant de poursuivre :

- Tu es sûre de toi, ma puce?

Estomaquée, je ne répondis pas aussitôt. Pendant les longs mois où mes parents avaient discuté de ma venue à Easton, seul mon père n'avait jamais exprimé le moindre doute. Même Scott, dont c'était l'idée au départ, s'était

dérobé quand il avait découvert le montant exorbitant des frais de scolarité. C'était pourtant lui qui m'avait suggéré de suivre les traces de Félicia, venue faire à Easton sa première et sa terminale. Depuis le printemps dernier, elle était en fac à Darmouth, autant dire sur le sentier de la gloire...

Papa, lui, m'avait offert un soutien sans faille depuis le premier jour. Il avait envoyé mes vidéos de hockey et de football, passé des heures au téléphone avec le service des bourses, sans jamais cesser de me rassurer en affirmant que j'allais leur en mettre plein la vue.

Je scrutai ses yeux, du même bleu que les miens, et je compris qu'il ne doutait pas un instant de ma capacité à réussir dans cette école. Il doutait simplement de pouvoir se débrouiller sans moi à la maison. Je vis en pensée des flacons de pilules. Des petits cachets bleus et blancs, éparpillés autour d'un cercle d'eau sur la table de nuit. Une poubelle pleine de bouteilles de sirop vides et de mouchoirs chiffonnés. Ma mère, maigre, pâle et nerveuse, se plaignant de sa souffrance et des malheurs qui l'accablaient, nous reprochant notre indifférence, nous maltraitant, Scott et moi, nous répétant que nous étions des bons à rien à seule fin de nous rendre aussi malheureux qu'elle. Scott avait trouvé une issue : il avait fait ses valises et était parti pour l'université de Penn State depuis une semaine déjà. Désormais, il n'y aurait plus que mon père

et ma mère dans leur pavillon sordide. Cette idée me déprimait.

 Je ne suis pas obligée de rester, murmurai-je. Si tu veux, je rentre avec toi. Tu n'as qu'à le décider.

La seule pensée qu'il pourrait accepter me nouait le ventre. Voir cet endroit magique, sentir son atmosphère, puis devoir y renoncer au bout de cinq minutes m'aurait causé une douleur mortelle, j'en étais sûre. Papa esquissa un sourire.

Mais oui, quelle bonne idée! Allons, Reed, tu me crois vraiment capable de te faire une chose pareille?
Enfin, c'est gentil de le proposer. Merci.

Je souris avec tristesse.

- De rien.
- − Je t'aime, ma puce, dit-il.

Cela, je le savais déjà. Me faire sortir de ce trou glauque pour étudier dans cette école de rêve était la plus grande preuve d'amour qu'un parent puisse donner à son enfant. Mon père, ce héros!

- Moi aussi, je t'aime, papa.

Il me serra contre lui et je fondis en larmes. Puis, aussitôt, vint le moment des adieux.

Intimidation

– L'académie d'Easton est un des lycées les plus prestigieux du pays. C'est, je suppose, la raison pour laquelle vous avez demandé à y être admise. Cependant, les élèves issus d'écoles publiques trouvent souvent les débuts... difficiles. J'espère, bien sûr, que cela ne sera pas votre cas, mademoiselle Brennan...

Mon professeur référent, Mlle Naylor, avait des cheveux gris et des bajoues. D'authentiques bajoues qui tremblotaient quand elle parlait. Et, quand elle parlait, c'était surtout pour insinuer que j'avais commis une grave erreur en m'inscrivant à Easton, que je ne faisais pas le poids et que j'allais échouer lamentablement avant même d'avoir assisté à mon premier cours.

 Moi aussi, je l'espère, dis-je en lui adressant un sourire aimable. Mlle Naylor tenta non sans mal de m'imiter. J'en conclus qu'elle ne devait pas sourire souvent.

Son bureau, situé au sous-sol, n'était éclairé que par deux soupiraux, presque à hauteur du plafond. Les murs de pierre, couverts d'étagères croulant sous des livres poussiéreux, contribuaient à l'obscurité ambiante.

 Les programmes scolaires d'Easton sont très avancés,
 reprit-elle. Ici, les élèves de troisième suivent des cours que l'on jugerait du niveau de terminale dans votre ancien établissement.

Son corps rond, incrusté entre les bras de son fauteuil, donnait l'impression qu'elle faisait corps avec le siège, et, vu l'odeur d'oignon qui flottait dans l'air, on pouvait soupçonner qu'elle ne quittait jamais la pièce. En ce cas, son dernier repas devait être vraiment rance.

Elle étudia un papier sous son nez. Je supposai qu'il s'agissait de mes notes de Croton.

- Vous allez devoir travailler d'arrache-pied pour suivre. Êtes-vous prête à relever le défi?
 - Euh... ouais, fis-je.

Elle me regarda, déconcertée. Qu'attendait-elle comme réponse ? « Non » ?

Je vois que vous êtes boursière, dit-elle. Tant mieux.
 Nos élèves boursiers ont en général la rage au ventre et sont déterminés à atteindre leurs objectifs.

Elle referma son dossier et se pencha vers moi. Un rai de lumière tombé d'un soupirail éclaira la ligne distincte entre son visage tartiné de fond de teint et les replis de chair de son cou.

— À Easton, nous sommes très exigeants vis-à-vis de nos élèves, dit-elle. Je mets un point d'honneur à faire réussir ceux que je conseille, aussi garderai-je un œil attentif sur vous, mademoiselle Brennan. Ne me décevez pas.

J'étais peut-être parano, mais cette dernière phrase me fit l'effet d'une menace. Il y eut un silence. Il me sembla que je devais dire quelque chose.

-Entendu, hasardai-je.

Mlle Naylor plissa les yeux, sortit brusquement une feuille de papier d'une chemise et me la tendit au-dessus de la petite plaque de bronze où était gravé son nom, au coin de son bureau. On y lisait aussi sa fonction de conseiller pédagogique. Pour ma part, j'avais surtout le sentiment qu'elle me conseillait de plier bagage et de rentrer chez moi par le premier avion.

- Votre emploi du temps, fit-elle.

Je pris la feuille et la parcourus assez vite, notant au passage quelques intitulés de cours : « Histoire de l'art », « Travaux pratiques », « Français 3 ». Par quel mystère avais-je atterri en « Français 3 » ?

- Merci, dis-je.

Je constatai avec soulagement que ma voix ne tremblait pas, contrairement à mes mains et au reste de mon corps.

- Et voici le code de l'honneur...

Elle me tendit un autre papier, plus épais que le premier. En haut à gauche figuraient les armoiries d'Easton, ainsi que le titre : « Code de l'honneur des élèves de l'Académie d'Easton ». En dessous, la devise : « Tradition, Honneur, Excellence ».

- Lisez et signez, m'ordonna Mlle Naylor.

Je m'exécutai. Le code de l'honneur précisait simplement que je ne devrais pas tricher et que je dénoncerais tout camarade susceptible de le faire. En cas de manquement à ces règles, je serais renvoyée. L'académie d'Easton ne vous offrait pas de seconde chance! Cependant, comme je n'avais jamais éprouvé le besoin de frauder à l'école, et que j'avais du mal à imaginer qu'un élève accepté dans ce lycée ait dû recourir à de telles pratiques, je le signai sans hésiter et le rendis à Mlle Naylor. Elle étudia ma signature.

- Je ne vous retiens pas, dit-elle. Les présentations des maisons commencent dans un quart d'heure. Évitez de faire mauvaise impression à votre mère de maison le premier jour.
 - Merci, répétai-je en me levant.
 - Ah, mademoiselle Brennan...

Je la regardai de nouveau. Un rictus déformait son visage ; je le pris pour une tentative de sourire.

-Bonne chance! me lança-t-elle.

Le « vous en aurez besoin » était sous-entendu.

Nostalgique de la bouffée d'espoir que j'avais ressentie dans la voiture de mon père, j'empoignai la froide poignée de porte en cuivre et sortis sans demander mon reste.

Rencontre

Ma tendance à marcher la tête baissée avait ses avantages et ses inconvénients. Le principal inconvénient était que je m'étais heurtée à beaucoup de gens, par le passé. L'avantage était que j'avais trouvé quantité de choses : des dizaines de pièces de monnaie, des colliers et des bracelets, des mots doux que leurs destinataires pensaient avoir rangés à l'abri dans un cahier... Un jour, j'avais même ramassé un portefeuille plein de billets. Quand je l'avais rendu à son propriétaire, il m'avait offert une récompense de cinquante dollars.

En revanche, j'aurais dû me douter que c'était une mauvaise idée d'arpenter le campus de cette manière. J'étais au beau milieu de la cour située derrière les dortoirs, quand j'entendis quelqu'un crier : « Attention la tête! »

Bien sûr, je regardai en direction de la voix, alors que j'aurais dû rentrer la tête dans les épaules.

Je lâchai mon emploi du temps pour attraper à la volée un ballon de foot, un dixième de seconde avant qu'il ne m'envoie à l'infirmerie avec le nez cassé.

- Pas mal, les réflexes!

Le garçon qui venait de parler était assis pile sur ma trajectoire. Si la balle avait réussi à me défigurer, je lui aurais foncé dedans. Il glissa dans sa poche le portable dernier cri qu'il utilisait pour rédiger un texto, déplia ses longues jambes et se leva, ramassant au passage mon emploi du temps. Ses cheveux bruns dégringolèrent sur son front dans un désordre étudié et une boucle tomba devant un de ses yeux, d'un bleu saisissant. Il portait un T-shirt gris moulant qui soulignait son torse souple et musclé. Ses traits étaient anguleux, et sa peau hâlée ne présentait pas l'ombre d'une imperfection.

 Nouvelle ? demanda-t-il en me regardant de haut en bas.

Je rougis.

- Ça se voit à ce point ?
- − Je connais tout le monde, dans ce bahut.
- Tout le monde ? C'est impossible.
- C'est une petite école, dit-il sans cesser de m'examiner.

Ce n'était pas mon impression : elle m'avait paru immense, au contraire. Mais bon, je venais d'arriver...

 Pearson, arrête de draguer et renvoie la balle! cria une voix.

J'avais vaguement senti la présence de plusieurs garçons autour de nous. À présent, ils se manifestaient. Ledit Pearson me fit signe de lui donner le ballon et je regardai ses amis ; ils étaient six, essoufflés, en sueur, à environ vingt mètres de nous. Plutôt que de le lui passer, je me tournai, reculai de quelques pas et tirai. La balle atterrit dans les mains du joueur que j'avais visé. Son voisin, un grand blond baraqué qui transpirait l'arrogance, me lança un regard lascif avant de retourner dans le jeu en trottinant.

-Reed Brennan, seconde.

Je sursautai. « Pearson » lisait mon emploi du temps. Je tendis la main :

- Euh... Je vais le récupérer.

Il esquiva mon geste et leva le bras pour mettre la feuille hors de ma portée. Je réfléchis à toute vitesse : ce document contenait-il des informations compromettantes, ou trop personnelles ? Disait-il que j'étais boursière ? D'où je venais ?

- Hmm, pas facile, ces matières. On a affaire à une tête!
 Son ton ne me permit pas de déterminer si c'était un compliment ou un reproche.
 - -Pas vraiment, me défendis-je.
 - −Et modeste, en plus!

Il me regarda en coin:

- Tu es une de ces filles, exact?
- Quelles filles ? demandai-je, écarlate.
- Ces filles intelligentes qui font semblant de ne pas l'être. Ces filles belles comme des top models qui répètent à qui veut les entendre qu'elles sont moches.
- « Belle »? Au secours! J'avais horreur des compliments: je n'avais jamais su comment les prendre, et encore moins ceux que je soupçonnais d'être hypocrites.
- Ces filles dont l'existence est une torture pour toutes les autres, et surtout pour celles qui manquent de confiance en elles, continua-t-il.

Je lui arrachai mon emploi du temps des mains et le fourrai dans ma poche de jean.

- Et toi, tu es un de ces mecs odieux qui croient tout savoir, et qui sont tellement imbus de leur personne qu'ils sont persuadés qu'on rêve tous de connaître leurs pensées sans intérêt? répliquai-je.

Il sourit de toutes ses dents:

- Touché!

Il ne se souciait même pas de paraître vexé. Tout en lui respirait l'effronterie : « Je sais qui je suis, semblait-il dire, et je me moque de ce que vous pensez, toi et les autres. » Je l'enviais.

Il me tendit la main:

Reed Brennan, seconde, je me présente : Thomas
 Pearson, terminale.

Jamais personne de mon âge ne m'avait serré la main. Perplexe, je lui offris la mienne. Sa paume était chaude et son étreinte fit courir un frisson dans mon dos. Son sourire s'accentua. Éprouvait-il la même chose que moi, ou avait-il seulement senti mon trouble ?

Son portable sonna soudain, et il le sortit de sa poche gauche. Étrange : j'aurais juré qu'il l'avait rangé dans l'autre.

– Je suis obligé de décrocher, s'excusa-t-il en faisant tourner le téléphone dans sa main comme un six-coups de western. Les affaires passent avant le plaisir... et ce fut un réel plaisir de vous rencontrer, Reed Brennan!

J'ouvris la bouche pour répondre, mais rien n'en sortit.

- Pearson, dit-il dans le téléphone.

Puis il partit d'un pas tranquille, la tête haute et tellement à l'aise qu'on aurait pu le prendre pour le maître des lieux. Ce qu'il était peut-être, en fait...

Déplacée

Ma compagne de chambre, Constance Talbot, était une bavarde invétérée. Apparemment, elle n'avait pas besoin d'oxygène pour vivre: elle commença à parler au moment où je pénétrais dans notre chambre, après ma rencontre avec Thomas Pearson, et ne s'arrêta pas une seule fois pour respirer. Pendant qu'elle babillait, je regardai les affiches de groupes de rock et les reproductions d'esquisses de Rodin qu'elle avait accrochées aux murs. J'embrassai du regard les piles de pulls, de T-shirts et de pantalons en velours côtelé taille basse qui s'alignaient sur son lit. Et, ce faisant, je me demandai si son ancien lycée l'avait renvoyée pour avoir la paix.

Son sujet de conversation préféré ? Elle-même. Et moi qui pensais que les filles seraient différentes, ici... Quelle naïve j'étais! Il me fallut moins d'une minute pour apprendre qu'elle était enfant unique, qu'elle était

nouvelle comme moi, qu'elle fréquentait l'année précédente une école privée de Manhattan, où elle aurait pu rester si elle n'avait ressenti le besoin « d'ouvrir son horizon », que son chien répondait au triste nom de Pooky ¹ et que son petit ami, Clint, vivait dans l'Upper East Side ².

– Avec Clint, on a assisté au concert de U2 l'été dernier au Garden³. Ce n'est pas qu'on aime spécialement le Garden, mais U2 n'a pas des millers d'endroits où jouer... Enfin, bref, grâce à papa, on a eu des badges pour aller backstage : c'est lui qui faisait la promo du concert, et... Je t'ai dit que mon père était producteur?

Oui, elle me l'avait dit.

-Papa nous avait prévenus que les artistes ne seraient pas là mais qu'on pourrait voir leurs loges, là où ils s'habillent et se reposent... Donc on y va, on ouvre la porte, et devine sur qui on tombe, nez à nez ? Devine!

C'était à mon tour de parler :

- -Bono?
- Oui, Bono! s'exclama-t-elle. Devant nous! Genre, à deux mètres! Et tu sais ce qu'il a dit? Il a dit, texto:
 « Enchanté de vous rencontrer... »

^{1.} Un animal en peluche ainsi nommé est célèbre aux États-Unis. Il est réputé pour être petit, gros et surtout très bête.

^{2.} Un quartier de Manhattan.

^{3.} Le Madison Square Garden, couramment appelé le Garden, est une salle de spectacle new yorkaise située à Manhattan.

Constance imitait très mal l'accent irlandais.

— ... « Vous avez vraiment un superbe teint d'Irlandaise. »
Il a deviné que j'étais irlandaise. Rien qu'en me regardant!

Ouais : Bono n'était ni aveugle, ni idiot. Constance avait la tignasse rousse de rigueur, les taches de rousseur et les yeux verts. Je n'aurais pas été surprise de découvrir « Erin Go Bragh » 4 tatoué sur ses fesses.

Sauf qu'elle avait de trop grands yeux et qu'elle était trop guillerette pour avoir un tatouage.

- Alors, évidemment, je l'ai supplié de poser pour une photo. Il a accepté! Et ma copine Marni en a pris au moins une centaine!
- Ah bon? Tu les as? lui demandai-je, m'efforçant de m'y intéresser.

Constance resta silencieuse cinq bonnes secondes, qu'elle passa à farfouiller dans sa boîte à bijoux en satin rose. Je commençais à m'inquiéter.

 Ah, non. Je ne les ai pas apportées. Je ne voulais pas avoir l'air de crâner.

« Non, sans blague!»

Elle se retourna vers moi, me décocha un grand sourire et entreprit d'attacher un collier de perles autour de son cou.

^{4.} Une devise irlandaise.

- − Tu es prête?
- − Prête pour quoi?
- Pour la réunion! dit-elle en écarquillant ses yeux immenses. On va faire connaissance avec notre mère de maison!
 - − Ah, c'est vrai, marmonnai-je.

Je m'enfonçai dans mon édredon écossais.

– Notre « mère de maison », répéta Constance en gloussant. Tu ne trouves pas que ça fait très dix-huitième siècle? Enfin, j'ai hâte de rencontrer les autres filles de notre étage.

Elle me regarda, avec l'air d'attendre quelque chose.

- Ouais, moi aussi, dis-je en me forçant à sourire.

Je la suivis dehors, regrettant de ne pas être aussi enthousiaste, aussi confiante qu'elle. Hélas, j'avais déjà croisé les autres pensionnaires de notre dortoir. Je les avais entendues papoter dans leur portable, je les avais vues plier leurs jeans à deux cents dollars, aligner leurs produits capillaires de marque dans la salle de bains, et j'en avais déjà par-dessus la tête. En plus, elles semblaient toutes se connaître. Elles s'abordaient avec naturel et se parlaient comme de vieilles amies, à croire qu'elles avaient passé leur vie ici, à échanger des plaisanteries incompréhensibles pour les non-initiés et à créer leur petit monde à elles, dont je ne pourrais jamais faire partie, moi qui arrivais en plein milieu du jeu. Sans compter que

je n'avais pas un seul vêtement dans ma penderie qui ne me désignerait pas comme une péquenaude achetant ses fringues à l'hypermarché du coin.

J'étais incapable de faire ce qu'elles faisaient : bavarder, confier des secrets, sympathiser... Depuis que j'avais huit ans, aucune camarade de classe n'avait mis les pieds chez moi. Je n'organisais ni fêtes d'anniversaire, ni soirées pyjama, ni rien de tout cela. Résultat? Personne, dans mon ancienne école, ne savait rien de moi, et c'était tant mieux. J'avais fait ce choix au moment où ma mère avait entamé sa longue descente aux enfers. Pour me protéger, mais aussi pour protéger les autres. Cela avait fonctionné : personne, à part ma famille, ne connaissait mes secrets.

Ce que je n'avais pas imaginé, c'était qu'après sept ans de ce comportement, je deviendrais pour ainsi dire inapte à la vie en société. Je ne savais pas entretenir des relations normales avec des adolescents de mon âge. J'étais totalement à côté de la plaque. Et même si je voulais changer, je n'étais pas sûre que ce soit possible. Comment faire pour attirer les gens vers moi ? Et ces gens-là, surtout! J'étais à Easton depuis moins de cinq heures, et j'étais déjà presque certaine que j'allais devoir continuer à me passer d'amies.